

The background of the cover is a detailed illustration of a woman's face and upper torso. She has dark, wavy hair and is looking slightly to the right. Her face is adorned with blue floral patterns and gold leaf-like accents. She is wearing a dark, high-collared garment. The background is filled with large, dark blue flowers and gold leaf-like patterns.

KARINE RAYMOND

LA Malédiction
d'IRIS

n

nouvelle

Direction littéraire : Guillaume Voisine
Révision linguistique : Jessica Grenier
Design graphique et mise en pages : Karine Raymond
Illustration : Midjourney, retouches par Karine Raymond
Photo : Magali Eysseric

ISBN EPUB : 978-2-9820729-3-0
ISBN PAPIER : 978-2-9820729-4-7

Paru précédemment dans la revue Brins d'éternité n° 45,
octobre 2016.

Dépôt légal,
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2023.

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre
sans l'autorisation écrite de l'autrice. Tous droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation réservés.

© 2023 Éditions Novembre & Karine Raymond
editionsnovembre.com | karineraymond.com

Karine Raymond

La Malédiction d'Iris

Nouvelle

NOVEMBRE

J'ai besoin de soleil. L'horizon est gris depuis que nous sommes partis. De toute façon, ils ne m'ont pas permis de sortir de la fourgonnette depuis cinq jours. Je devine la température plus que je ne la vois chaque fois que la porte s'entrebâille et que mes pupilles sont éblouies par la blancheur du jour. Sinon, un carré de verre au plafond reste mon seul contact avec l'extérieur. Quand la nausée s'accroît, je demande à l'aînée si je peux ouvrir les fentes de ventilation sur le pourtour de cette fenêtre teintée. Et je respire, là, debout au centre des corps avachis. Les secondes passent trop vite et, de ses yeux vairs, l'ancienne m'envoie un reproche muet. Je referme, il fait froid dehors. Je me rassois et je tortille le bout de ma tresse entre mes doigts. La douceur de mes cheveux effleurant ma peau me reconforte.

Douze. Nous sommes douze dans ce véhicule trop petit. Lorsque j'ai besoin de me soulager, deux compagnes suspendent un drap pendant que je m'accroupis

sur une chaudière de plastique vert à côté du radiateur. Je m'appuie sur les parois en espérant que le camion ne rencontre pas une crevasse dans la chaussée. Le seau s'est déjà renversé une fois. Maintenant, nous nous relayons pour le garder en place. Quand c'est mon tour, je le pousse dans le coin avec mon pied droit, tandis qu'avec le gauche, je retiens la planche de bois que nous déposons par-dessus pour atténuer la puanteur. C'est Genêt qui est responsable de vider notre toilette.

De temps en temps, la vitesse diminue, une courbe. Le véhicule s'arrête, puis j'entends le jet de l'essence qui coule dans le réservoir. Aujourd'hui, la route est cahoteuse. Ça doit faire plus de six heures que le jour est levé quand le moteur s'éteint à nouveau. Des pas, parfois sur le gravier, d'autres fois sur la neige. Ils fument. Je le devine à leur façon de couper leurs phrases et d'expirer. Les vieux sont soucieux, les jeunes s'exclament sur le paysage. Les vieux les rabrouent.

— Allez, Genêt ! Il n'y a personne en vue.

Et notre porte se déverrouille. Nous avons déjà placé le seau et un sac d'ordures près de la sortie. Il nous regarde à peine, mais je sais qu'un doute s'installe en lui. Chaque jour, je calcule son hésitation à la fente plus ou moins grande qu'il nous laisse pour aérer notre cage pestilentielle. Pourtant, les ordres sont clairs : il doit rabattre les portières pendant qu'il jette nos déchets.

Au troisième jour, nous étions près d'un petit ruisseau. Genêt s'est fait réprimander pour avoir pris

le temps de nettoyer notre chaudière. Quand il est revenu, je lui ai souri. Son visage rond était rougi par la honte. La peau diaphane de son cou affichait une brûlure fraîche de cigarette sûrement infligée par Sené, le dernier arrivé dans la congrégation. Il n'a pas crié, car Genêt n'émet jamais un son, peu importe la circonstance.

Ça fait cinq jours que la route s'étire sous la carcasse de métal. Je ne sais pas où nous allons ni d'où nous venons. J'ai souvent entendu les hommes parler de la baie Creuse, du lac des Pièges et ils faisaient les courses «en ville». Combien de kilomètres encore? Nous sommes partis en plein milieu de la nuit dans un brouhaha soudain. Les hommes nous ont poussés dans le camion sans même ramasser nos effets personnels. Nous n'avons aucun vêtement de rechange. Ça commence à me piquer sous les bras, entre les jambes, entre les orteils.

::

Mon père est l'un d'entre eux. L'homme dans la mitrentaine qui se rase et qui a de magnifiques vêtements de couleur. Mais nous ne parlons jamais de ça. Il est le Fondateur. Notre communauté est composée de douze femmes et de neuf hommes. Les femmes portent toutes des prénoms de fleurs: Hortense, Aster, Dahlia, Patience, Silène... Je suis la dernière-née du Fondateur. On m'appelle Iris, comme la plante toxique, et personne ne veut me révéler mon âge. J'entends

parfois des murmures : « Au moins quinze ans... au moins. Pourquoi a-t-Il attendu si longtemps ? Et Il ne l'a jamais fait avec elle. C'est le démon, c'est certain ». Je ne connais pas ma mère, mais je soupçonne Dahlia. Je n'ai ni son teint laiteux ni ses cheveux bouclés, mais les angles abrupts de son visage me rappellent le mien. Toutefois, je le devine surtout à son regard lourd sur moi, des images de terreur derrière les pupilles, et à la cicatrice au bas de son ventre sur laquelle elle appuie la main lorsqu'elle se lève ou s'assoit.

Aussi, je me souviens de son insistance pour obtenir la permission d'enseigner l'écriture à Genêt, Aster et moi. Comme les femmes ont accès aux guides de fleurs et d'arbres, nous avons recopié les fiches des plantes avec minutie. Pendant la sieste d'après-midi de l'aînée, Dahlia nous dictait à mi-voix des interrogatoires serrés : « La baie de sureau du Canada est-elle comestible ? Quelles parties du pissenlit peuvent être mangées ? Comment cueille-t-on l'ortie ? » Parmi les trois élèves, j'étais la seule à recevoir des réprimandes sèches à chacune de mes fautes, car selon elle une simple erreur pouvait me tuer. Pourtant, j'ai toujours eu la conviction que j'allais mourir avant même d'avoir caressé l'écorce d'un bouleau encore debout.

Malgré la pénombre dans la camionnette, je perçois les figures accusatrices de mes compagnes comme si elles étaient luminescentes. Ce pénible voyage est de ma faute. Je suis la dernière-née de la congrégation.

Le Fondateur nous a dit que l'heure était venue. Qu'il fallait retourner aux sources, « expier » mon crime, « exorciser » mon âme. Ces mots compliqués, je ne les comprends pas, mais il est interdit de questionner les hommes et mes camarades m'ignorent depuis l'annonce du départ. Je ne saisis pas non plus pourquoi ma naissance a mis un terme à la fertilité de toutes les femmes du groupe.

::

Au sixième jour du périple, le convoi s'arrête pour de bon. Les hommes sont silencieux, mais leurs bottes s'enfoncent dans une neige épaisse à la croûte durcie. Genêt ouvre les deux portes de notre prison. Une bourrasque glaciale chasse l'air vicié d'un seul coup. Un nuage blanc sort de sa bouche alors qu'il souffle dans ses mains. Il nous fait signe de descendre. Les autres sont soulagées. Je les laisse affronter le froid en premier. Pour ma part, je repense au sermon du Fondateur. Expier. Exorciser. Ces mots font mal aux oreilles. Si seulement je pouvais demander des explications. Si...

Quand je pose mon pied protégé d'une simple chaussette de laine à l'extérieur de la camionnette, le vent transforme mes vêtements en glaçons. Un bref regard à Genêt me fait cadeau de son sourire triste. Malhabile, il tente de fermer la portière trop rapidement et nos bras se frôlent. C'est la première fois qu'un homme me touche. Sensation subtile et

puissante. Comme un feu sans flamme qui consume une brindille humide. Il recule brusquement. L'a-t-il senti, lui aussi ? Je presse le pas en enlaçant ma poitrine et mon ventre.

Je voudrais ralentir, marcher entre les arbres. Toucher, humer... m'envoler et contempler ce qu'il y a au-delà de ces montagnes dont j'aperçois la cime entre les branches nues.

Mais je ne peux pas explorer les environs, car je n'ai pas de vêtements pour l'hiver. Je n'en ai pas besoin. C'est la deuxième fois de ma vie que je sors dehors. La première, pour monter dans le camion. La deuxième, pour en descendre.

: :

La routine a recommencé à la seconde où nous sommes entrés dans la cabane de bois. Chauffer le poêle, préparer la nourriture, nettoyer, coudre, tricoter, prier. Avant, nous étions dans une maison de pierres avec des volets qui devaient être réparés tous les ans. Ici, les murs formés de billots horizontaux assombrissent l'espace restreint.

La première semaine est passée. Les barreaux aux fenêtres sont installés et la cloison de la pureté est terminée. Les femmes s'entassent dans une chambre au fond et vivent dans la cuisine. Les hommes font la prière au salon et habitent au deuxième étage. Le Fondateur m'a contraint de dormir dans une petite pièce à deux portes. L'une donne sur la cuisine